Le concile de Nicée, critère de la foi catholique

Conférence du samedi 5 avril 2025

Par Gerhard cardinale Müller, Rome

Dans son « Testament spirituel », le pape Benoît XVI dit : « La foi n'est pas une idée, mais une vie. » Jésus n'est pas une théorie, mais une personne. Jésus est la vérité en personne. Origène d'Alexandrie, le plus grand théologien de l'Église grecque dit dans son Apologie de la foi chrétienne contre le philosophe néoplatonicien Celse : « Celui que nous croyons avec conviction être dès l'origine Dieu et Fils de Dieu est, par le fait, le Logos en personne, La Sagesse en personne, La Vérité en personne. » (Contre Celse 3, 41 ; cf. 6, 47.

Le christianisme que nous professons n'est pas une vision du monde de type idéaliste ou matérialiste, mais une relation à une seule personne : Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, Dieu né de Dieu. Le même Origène, appelle le Christ *Dieu-Homme* parce que, par l'incarnation du Fils de Dieu en sa nature humaine assumée, notre Dieu et Créateur est réellement présent e visible : « Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père. »(Jean 14, 9).

Contre ce même antichrétien philosophe Celse, qui considérait l'incarnation de Dieu impensable a priori, car Dieu, en tant qu'idée pure, ne se mêlerait jamais à la matière, Origène confessait : «Celui [le Christ,

le Fils de Dieu] en qui nous croyons avec pleine conviction est le Logos en personne, la Sagesse en personne et la Vérité en personne. Mais son corps mortel, disons-nous, et l'âme humaine qu'il contient, non seulement par communion, mais par union et mélange avec lui, ont atteint le plus haut niveau et ont été transformés en Dieu par participation à sa divinité. » (Contre Celse 3, 41)

La foi chrétienne n'est donc pas une théorie philosophique sur l'être des étants, ni un modèle cosmologique de l'origine et du développement de l'univers, ni une hypothèse sur l'évolution de la vie organique et de l'hominisation de notre espèce, mais une relation personnelle avec Jésus, seul médiateur entre Dieu et les hommes (1 Tm 2, 4) et donc le salut universel du monde.

Le point de référence et le critère de vérité de la confession chrétienne ne se trouvent donc pas, comme le pensait Emmanuel Kant (1724-1804), dans la conscience transcendantale, où l'ego supra-empirique ordonne les phénomènes du monde et de l'histoire dans un tableau cognitif à l'aide de ses propres conditions cognitives (formes de perception, catégories et idées) ou construit même un programme politique dans un intérêt idéologique d'optimisation de l'humanité.

La foi surnaturelle est fondée sur la transcendance de la personne du Christ. Car dans sa personne, il est « la lumière véritable qui éclaire tout homme » (Jean 1, 9). Car dans le Verbe fait chair, qui est Dieu, nous contemplons « la gloire du Fils unique venu du Père, plein de grâce

et de vérité ». (Jean 1:14). Seul le Fils, qui avec le Père et le Saint-Esprit est l'unique Dieu, peut révéler à ses disciples le mystère de sa personne divine et de sa mission et témoigner : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. » (Jean 14:6 ; cf. Eph 4:21). Ce que saint Irénée de Lyon avait déjà affirmé demeure valable contre les gnostiques de tous les temps, à savoir : « C'est pourquoi le Logos s'est fait homme, afin que l'homme puisse contenir le Logos en lui-même et, recevant la filiation, devenir fils/fille de Dieu.

Car nous ne pouvions atteindre l'incorruptibilité et l'immortalité qu'en nous unissant à l'incorruptibilité et à l'immortalité. » (Contre les hérésies III, 19, 1).

Un autre argument plaide en faveur de la vérité de l'incarnation en tant qu'événement historique, contrastant avec son interprétation comme symbole seulement mythique et archétypal de vérités existentielles rationnelles intemporelles ou dramatiques pour l'âme. C'est l'échec désastreux de toutes les visions du monde postchrétiennes et de toutes les idéologies politiques d'auto-rédemption – du darwinisme social des deux derniers siècles au transhumanisme de notre époque. Ces idéologies athées et misanthropes n'ont jamais pu dissimuler l'abîme nihiliste d'où elles sont sorties et dans lequel elles ont plongé des millions d'innocents.

Seul le Dieu d'amour, de vie et de vérité peut vaincre ce monde de mort et de mensonges.

La foi en Jésus-Christ, le Verbe fait chair, a été, est et restera à jamais la base et le critère du christianisme catholique et orthodoxe au sens du credo des conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381).

« Car nous savons que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence afin que nous connaissions le vrai Dieu. Et nous sommes en lui, en son Fils Jésus-Christ. Il est le Dieu véritable et la vie éternelle. » (1 Jean 5,20).

Une réduction anthropocentrique de l'autorévélation eschatologique et irréversible à un a priori humain est donc impossible, compte tenu de la présence historique et incarnée de Dieu dans la foi et la vie de l'Église. La Parole de Dieu ne peut pas être seulement un chiffre d'identification de mon sentiment religieux subjectif de dépendance par rapport l'Absolu (comme dans le christianisme culturel), pour mes besoins spirituels et mes utopies politiques, ou une simple fonction dans mes théories philosophiques, mes hypothèses historiques et sociologiques, ou même dans de nobles objectifs ou stratégies sociopolitiques qui veulent créer un Nouvel Ordre Mondial rédempteur avec un « Great Reset » (ou « la Grande Réinitialisation »).

Ce n'est que grâce à la sollicitude salvifique de Dieu que la raison finie peut avoir une vision définitive du sens de l'existence. Comme personnes condamnées, nous ne pouvons être sauvées de la mer agitée du scepticisme et de l'agnosticisme que si nous permettons à Jésus de

nous attirer dans le navire de son Église, grâce auquel nous pouvons atteindre en toute sécurité le rivage salvifique de l'éternité de Dieu.

Mais la question se pose de savoir dans quel sens nous pouvons reconnaître Dieu dans cette personne concrète, Jésus de Nazareth, et ce que nous voulons dire lorsque nous parlons de Dieu.

Dieu est-il un principe métaphysique ou, selon Kant, seulement un idéal de la raison pure et un postulat de la raison morale ou même juste, comme dans le déisme des Lumières anglaises et françaises, le concepteur de la machine du monde ou, comme dans le panthéisme de Spinoza, une autre façon de dire la totalité de la substance du monde, ou encore, comme dans l'idéalisme absolu, l'esprit absolu qui se pose et se connaît lui-même en traversant l'histoire ?

Ou pouvons-nous plutôt lui dire personnellement, comme Jésus nous l'a enseigné : Notre Père qui es aux cieux ? Cela suppose que nous reconnaissions Dieu, le Père de Jésus-Christ par son Fils, comme le Créateur du monde et le Sauveur de tous les hommes du péché et de la mort.

Écoutons de la bouche de Jésus lui-même la révélation du mystère de sa personne : « À cette heure même, Jésus, rempli de joie par l'Esprit Saint, s'écria : "Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux savants, et de les avoir révélées aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir.

Tout m’a été remis par mon Père. Personne ne connaît qui est le Fils, si ce n’est le Père, et personne ne connaît qui est le Père, si ce n’est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler.” » (Lc 10, 21-23).

Les chrétiens des trois premiers siècles ne croyaient pas, au sens mythologique, à l'un des dieux de l'Olympe qui apparaissaient sur terre déguisés en forme humaine, ni à un être humain déifié, comme les Romains qui assimilaient leurs empereurs décédés aux dieux. Ils étaient plutôt unis dans la foi que l’apôtre Paul avait déjà trouvée dans l’Église primitive après sa conversion, et qu’il nous a transmise dans sa lettre à l’Église de Philippes : « Le Christ Jésus était égal à Dieu… mais il s’est dépouillé lui-même, devenant semblable aux hommes. » (Phil 2:6s).

Tout le témoignage du Nouveau Testament et de la Tradition apostolique, dont la fiable est garantie par la succession apostolique de l’épiscopat, avec l’évêque de Rome comme successeur personnel de Pierre à sa tête, suppose que Jésus soit plus qu’un simple homme. Car même avant sa conception et sa naissance, il existait en Dieu comme sa Parole essentielle. Cette Parole, ce Verbe, qui était avec Dieu et qui est Dieu (Jean 1,1), ne vient pas de Dieu comme par création ex nihilo.

Jésus n’est pas non plus appelé Fils de Dieu en raison du fait que comme tout autre prophète ou roi messianique, il aurait été appelé par Dieu, et ne serait donc qu’un fils adoptif de Dieu et ne serait appelé Fils de Dieu que dans une sens impropre.

Toute l'Église était convaincue que Jésus était un véritable être humain, mais que même avant son incarnation, il existait éternellement en Dieu comme le Verbe même de Dieu, qui procédait éternellement du Père comme un fils, par génération spirituelle (mais bien sûr non pas par génération biologique). Ainsi, le Fils de Dieu appartient à l'essence et à la réalité de Dieu avant tous les temps et dans l'être éternel de Dieu. Contre l'hérétique Paul de Samosate, le Concile d'Antioche (268) enseigne que le Christ n'était en aucun cas un simple homme jouissant d'une grâce particulière de Dieu, mais bien le vrai Dieu qui a assumé notre chair dans le temps et dans l'histoire.

Dans la christologie des trois premiers siècles, cependant, il n'y avait pas d'explication complète de la manière dont la procession éternelle du Fils du Père en Dieu lui-même se rapporte à sa procession (ou émergence) temporelle du Père en tant qu'homme ayant une mission dans l'histoire du salut. Puisque tout provient du Père et que Jésus, en tant qu'homme, se soumet docilement à la volonté du Père, de nombreux Pères de l'Église pré-nicéenne partaient du principe d'une subordination de Jésus à l'histoire du salut.

Ils étaient pleinement conscients du lien entre l'origine trinitaire interne du Fils du Père et l'unité essentielle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Mais ils n'étaient pas capables de comprendre clairement le concept. Cette question n'était pas non plus décisive pour la foi vécue, car nous sommes baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et nous

atteignons ainsi le salut éternel par le Dieu Trinitaire à travers l'humanité de Jésus, qui continue à vivre et à œuvrer dans l'Église qui est son corps.

C'est dans cette situation qu'est apparu le prêtre alexandrin Arius, se donnant comme but de sauver le monothéisme. Il voyait un danger à attribuer au Christ la même divinité que le Père, car cela présentait le danger d'une rechute dans le polythéisme païen. Il ne voulait pas renoncer à la foi chrétienne en Jésus, médiateur de la création et du salut éternel. Mais parce que Dieu est radicalement intemporel et immuable, il ne peut y avoir en lui aucun processus qui produirait quelque chose qui n'existait pas déjà auparavant.

Car cela introduirait en Dieu le caractère changeant du monde. Il ne peut donc y avoir d'engendrement d'un fils par lequel Dieu deviendrait quelque chose qu'il n'était pas auparavant. En effet, un fils est logiquement postérieur à l'être de son père. Par conséquent, la relation de Dieu comme Père avec un Fils engendré de lui répugne à la nature immuable de Dieu.

Pour Arius, le Fils ne pouvait pas procéder éternellement de Dieu tout en étant de la même essence que lui. Il ne pouvait naitre que dans le temps, par un acte de volonté de Dieu. Cette « génération » au sens impropre se serait produite avant le reste de la création.

La Parole de Dieu (Logos), venue à l'existence dans le temps, ou la sagesse créée de Dieu (sophia) existe certes avant le reste de toute la création, qui existe par la médiation de la Parole de Dieu.

Mais le Christ, en tant que médiateur de la création, appartiendrait alors, au sens strict, à l'ordre des choses créés. Par conséquent, avant que le Logos ne naisse, il n'était pas ; et il fut un temps où il n'était pas ; et alors le Verbe, qui plus tard a pris un corps humain, aurait été tiré du néant, c'est-à-dire qu'il aurait été créé.

Le Logos, dans sa relation personnelle avec Dieu ne serait donc pas issu de l'essence de Dieu, mais seulement d'un acte de sa volonté pour le faire exister en tant que créature première et suprême. Et en tant que créature préexistante, il serait devenu ensuite humain et, par son corps, aurait accompli des actes salvifiques sur terre, au nom de Dieu.

L'erreur fondamentale d'Arius ne consiste pas tant en une fausse exégèse de certains passages pertinents de l'Ancien et du Nouveau Testament ou en une théologie inadéquate de la Trinité et de l'Incarnation. Il présuppose plutôt un concept purement philosophique de Dieu, de type néoplatonicien, comme mesure de l'autorévélation surnaturelle de Dieu.

Mais déjà dans l'Ancien Testament, le terme « Dieu » n'est pas abstrait et simplement tiré de son essence (essentialiter sumptum). Au contraire, Dieu se révèle personnellement et en son propre nom, en disant : Je suis celui qui suis. Dieu se révèle dans sa parole comme personne

(personaliter sumptum). Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob dit à Moïse, dans le signe du buisson ardent : « Je suis celui qui suis. » (Ex 3, 14)

Et seul Jésus lui-même pouvait révéler le mystère de sa personne et de sa mission de Fils divin du Père éternel par ces mêmes paroles : « Avant qu'Abraham fût, je suis. » (Jean 8:58). Celui qui le voit, voit le Père en lui et à travers lui. Nul ne vient au Père si ce n'est par lui, car le Fils se révèle comme le médiateur et le contenu du salut éternel de tout homme : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » (Jean 14:6).

Le Verbe est avec Dieu avant même le commencement de toute création et il est le seul et même Dieu dans la relation de Père à Fils dans le Saint-Esprit (Jean 1, 1-3).

Nous ne pouvons pas, dans le cadre d'une conférence, entrer dans tous les détails et ramifications de l'argumentation dialectique et exégétique d'Arius. Mais pour le dire brièvement et clairement : il est indéniable qu'Arius a nié la nature divine du Verbe fait chair. Et cela détruit l'essence du christianisme.

Car si le Christ, le Verbe fait chair, n'est pas Dieu et s'il n'est pas, avec le Père, le seul et unique Dieu que nous, chrétiens, confessons, mais seulement une créature comme nous, alors en lui nous n'avons pas affaire à Dieu lui-même.

Et alors nous ne sommes pas non plus rachetés, et nous ne pouvons plus vraiment devenir fils et filles de Dieu à travers lui, par la grâce de l'adoption. Car c'est seulement si le Christ est le vrai Dieu, qu'il peut nous racheter.

Et c'est seulement en devenant un véritable être humain comme nous par l'incarnation, qu'il peut nous racheter dans sa chair et dans notre chair.

Si nous pensons au fait que dans le Nouveau Testament, Dieu désigne toujours la personne du Père en relation avec le Fils consubstantiel dans le Saint-Esprit, alors nous comprenons la filiation divine de chaque personne baptisée, filiation qui est fondée sur la Trinité.

Il s'agit – comme aiment à le dire les Pères de l'Église d'Orient – de la divinisation de l'homme. Il ne s'agit pas d'une divinisation comme ce fut le cas pour l'empereur romain qui, après sa mort, se trouvait élevé au rang des dieux de la mythologie romaine, mais plutôt de la participation intérieure à la relation du Fils au Père, qui nous rend semblables au Christ.

En effet, en vertu de notre communion avec la nature humaine du Christ, à laquelle nous sommes incorporés par la foi, la grâce et le baptême, nous sommes inclus dans la relation du Fils au Père, dans le Saint-Esprit. Paul nous l'explique en ces termes : *« Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la Loi, afin de racheter les sujets de la Loi, afin de nous conférer*

l'adoption filiale. Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père ! » (Galates 4:4-6).

Toute cette discussion ne s'est pas limitée à un petit cercle de chercheurs, mais a touché la sphère politique. Car Arius avait largement répandu sa théorie selon laquelle le Christ, le Verbe fait chair, ne serait Fils de Dieu que de sans un sens impropre, provoquant ainsi de grands troubles dans l'Église. Il ne s'agissait pas d'une dispute sur des questions secondaires, mais sur l'essence même du christianisme.

En effet, soit le Logos est Dieu lui-même dans l'unité du Père et du Fils, soit le Christ n'est que le fondateur d'une religion parmi d'autres, qui pourrait être dépassée par un prophète à venir.

Afin de restaurer l'unité de l'Église, l'empereur Constantin invita les 1800 [mille huit cents] évêques de l'Empire romain et au-delà, à rétablir la paix dans l'Église et dans la Société. Jusqu'à 300 évêques venus de tout le monde habité se réunirent à cette assemblée œcuménique à Nicée, en Bithynie près de Constantinople, qui entra plus tard dans l'histoire de l'Église sous le nom de Premier Concile œcuménique.

L'issue du concile de Nicée (325) est connue de nous tous. Car dans le Grand Credo, complété au Concile de Constantinople (381) par la claire confession de la divinité du Saint-Esprit comme troisième personne de la Très Sainte Trinité, l'Église catholique dit :

« Nous croyons en un seul Dieu, le Père… et en un seul Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, il est Dieu né de Dieu, Lumière né de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, [Engendré, non pas crée], consubstantiel au Père… »

Cette dernière expression « consubstantiel au Père » devint dès lors et jusqu'à nos jours la pierre de touche de l'orthodoxie catholique : homo-ousion.

Le Concile a été suivi de décennies de débats, au cours desquels des partis contradictoires se sont formés. Les ariens radicaux disaient que le Fils de Dieu n'avait absolument rien à voir avec Dieu et, qu'en outre, Dieu ne pouvait être appelé Père que dans un sens accidentel et non substantiel, parce que Dieu n'avait créé le Christ comme Fils que dans le temps, ou bien l'avait engendré par sa seule volonté.

Ainsi, Dieu ne subsistait pas comme père de son Fils consubstantiel. Et alors Dieu, dans son être même, n'est pas non plus trinitaire dans la propre essence, dans la communion du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il n'y a donc pas de Trinité immanente (Anhoméeens [ou néo-Ariens]). Il y avait aussi, à côté des Homo-ousiens orthodoxes, les partis semi-ariens ou Homo-ousiens modérés, qui parlaient d'une similitude entre le père et le fils, et d'autres Homo-ousiens qui admettaient une similitude dans l'essence.

Après de nouvelles clarifications apportées par ceux qu'on a appelé les Néo-Nicéens, à savoir Basile le Grand, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze, est apparue la manière ecclésiale de parler du Dieu trinitaire, c'est-à-dire un être dans la relation des trois personnes divines. Et à propos de Jésus-Christ, les conciles d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451) ont ensuite parlé de la manière suivante : la personne (hypostasis) du Fils, unie au Père dans l'unique nature de Dieu, a également pris la nature humaine (en corps et en âme rationnelle) dans l'incarnation dans le sein de Marie. Le Fils de Dieu est une seule et même personne qui unit, sans mélange ni séparation les natures divine et humaine en sa propre personne (union hypostatique).

Quiconque pense que l'orthodoxie trinitaire et christologique était incontestée dans l'Église et dans la société à l'époque et aujourd'hui devrait se rappeler que saint Athanase, le grand défenseur de la foi catholique à Nicée, a été exilé cinq fois par les autorités politiques et que ses confrères évêques ont tenté de saper sa crédibilité avec les calomnies les plus absurdes, y compris en l'accusant de vol et le meurtre.

Et jusqu'à ce jour, la lutte pour la divinité du Christ continue à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église. Jésus est-il un simple modèle moral, et devrions-nous comprendre l'incarnation, la mort expiatoire de Jésus sur la croix et sa résurrection corporelle d'entre les morts seulement comme un habillage mythologique de vérités supra-

temporelles et simplement existentielles ? Ou ne devrions-nous pas plutôt partir du fait d'une présence corporelle de Dieu dans le monde ?

Les disciples et les témoins de Jésus ont confessé qu'ils pouvaient le voir avec les yeux, l'entendre avec les oreilles et le toucher avec les mains. C'est le Fils de Dieu éternel et incarné, devenu visible en Jésus, qu'ils nous annoncent à tous : « le Verbe de vie, qui était auprès du Père et qui s'est révélé à nous pour que nous soyons en communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » (1 Jean 1:1-3).

L'apôtre Paul appelle la nature humaine du Christ « l'image de Dieu », imago Dei, (2 Co 4, 4), image par laquelle nous connaissons la gloire de Dieu et en sommes remplis. Il ne s'agit pas d'une image humaine de Dieu conçue par l'esprit limité d'un grand philosophe. Avant même l'incarnation du Verbe, le Fils est – au sein du Dieu trinitaire – l'image de l'être du Père ou – selon les termes du Nouveau Testament – « l'effigie de sa substance » (He 1, 3).

Le Christ est le vrai Dieu, issu du vrai Dieu.

Il n'est pas un « Dieu » ou dans un sens purement métaphorique. Le Christ est le Fils de Dieu, engendré de son essence.

Ainsi, saint Athanase, le célèbre défenseur du concile de Nicée il y a exactement 1 700 ans, déclarait dans son ouvrage contre les ariens (I, 39) : « *Il n'est donc pas vrai qu'étant homme, il ne serait devenu Dieu qu'ensuite.*

Au contraire, puisqu'il était Dieu, il s'est fait homme pour nous adopter comme fils. »

Voilà donc la confession de l'Église catholique depuis ses origines, et que nous réaffirmons à l'occasion de l'anniversaire du concile de Nicée, il y a 1700 ans : « Nous savons que le Fils de Dieu est venu et nous a donné l'intelligence afin que nous connaissions le vrai Dieu. Et nous sommes en lui, en son Fils Jésus-Christ.

Il est le Dieu véritable et la vie éternelle. » (1 Jean 5:20).